



## Avant-propos

### La pensée (de) la préposition

Que la pensée est toujours une affaire de préposition.

Entendons le terme « préposition » en deux sens à la fois : 1) préposition au sens linguistique, et je souligne d'emblée que c'est sur la préposition *à* plutôt que sur d'autres que va s'appuyer cet ouvrage dont la tâche est d'éclairer pourquoi nous mettons aujourd'hui l'accent sur cette préposition ; et 2) pré-position, c'est-à-dire le mouvement ou l'élan presque fluide et libre avant qu'on prenne (une) position ou qu'on s'y fixe.

Et par le terme « pensée », je ne veux pas dire la pensée au sens d'un système philosophique qui se démontre dans un livre ou un essai. Une telle pensée n'est ni la pensée à son origine ni la pensée dans ses aventures. Elle est la pensée tranchée ou coupée de son propre dynamisme, de ses propres errances ou même



égarements, de sa propre ouverture et de ses propres pauses et enchaînements. Cette pensée-là, qu'on peut appeler « en papier » en suivant Jacques Derrida, n'est en somme que superficiellement structurée ou positionnée (d')après des révisions et des raffinements.

Contrairement à la pensée « en papier », je pense à la pensée *qua* pensée, c'est-à-dire la pensée en train de se penser ou de se « faire », qu'on dirait avant et après tout *pré-positionnelle*. D'une part, on dit qu'« on pense à quelque chose » quand il s'agit du premier surgissement des idées à propos de la chose en question. D'autre part, et bien qu'on puisse dans ce cas-là avoir un semblant de position par rapport à la chose à laquelle on consacre la pensée, cette « position » n'est qu'*en formation* et n'est pas strictement formée<sup>1</sup>. À cet égard, il n'y pas ainsi une position mais plus exactement un *positionnement*. Et tant que la pensée est en train de se penser, elle reste toujours *pré-positionnelle*, en ce qu'elle s'ouvre à toutes possibilités, trajectoires, directions et à toutes révisions, voire au changement d'idées<sup>2</sup>.

---

1. Sur l'importance de la formation par rapport aux formes, voir surtout *La Formation des formes* de Juan-Manuel Garrido (Paris, Galilée, 2008).

2. À l'égard de l'idée de la *pré-position*, on peut se référer à la préposition latine *prae* sur laquelle Benveniste a mis l'accent, la préposition qui signifie « à l'avant » et donne au mot *praesens* le sens de « non pas proprement "ce qui est là" mais de "ce qui est à l'avant

## La pensée (de) la préposition

Et quand on arrive à un point où on aurait tendance à dire qu'on en a fini avec une pensée, on se demande si l'on peut proprement parler de la fin d'une pensée. Sans doute, peut-on être épuisé ou même ennuyé par cette dernière et s'arrêter de penser. Mais pour être plus attentif à ce qui se passe ici, ce n'est pas vraiment la pensée elle-même qui se termine mais l'effort de l'esprit humain. Et c'est pourquoi on peut toujours revenir à la même pensée ou idée (raison pour laquelle Martin Heidegger a dit que chaque poète, malgré les possibilités infinies des poèmes, n'a finalement que son propre unique poème). On doit pourtant reconnaître désormais que l'idée est effectivement déjà ailleurs, à savoir qu'elle s'est déjà positionnée autrement et qu'elle ne cesse de le faire. Pour la rattraper, il faut abandonner la position prise (et assumée) naguère. On est ainsi encore une fois dans une *pré-position* devant l'idée, une *pré-position* qui donnerait à nouveau l'accès à l'acte de penser cette même idée, l'idée qui s'est déjà ouverte à d'autres dimensions, à d'autres motifs et à d'autres considérations. C'est peut-être en ce sens que Gilles Deleuze et Félix Guattari considèrent le philosophe en tant que prétendant, c'est-à-dire quelqu'un qui *prétend* à un concept, un concept qui en revanche

---

de moi", donc "imminent, urgent", à peu près avec l'image de l'angl. *ahead* ; ce qui est *praesens* ne souffre pas de délai (*dieculae*) » (*Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris Gallimard, 1966, rééd. coll. « Tel », 1976, p. 135).

pourrait toujours *prétendre* à d'autres éléments sur le plan de l'immanence des idées. Et, d'ailleurs, on n'oublie pas qu'après (ou même à côté de) l'ennui ou l'épuisement d'une pensée sur une chose, on pense à d'autres choses...

La pensée de la préposition/pré-position, sinon l'idée de la pensée en tant que préposition/pré-position, ne manque pas dans les œuvres des penseurs français contemporains, notamment celles de Jacques Derrida, de Luce Irigaray et de Jean-Luc Nancy. Elle se trouve ainsi chez Derrida lorsqu'il réécrit le mot « avenir » comme « à-venir ». L'à-venir de Derrida ne signifie plus simplement le futur, surtout pas un futur auquel on s'attend ou celui qui serait déjà programmé, déjà réglé préalablement et/ou téléologiquement par une Idée régulatrice. Un futur comme tel n'est pas un vrai futur car, positionné, il empêche l'arrivée de toutes les surprises que pourrait porter le futur en tant que véritable événement. La préposition *à* au cœur de l'« à-venir » sert ainsi à nous (r)ouvrir justement à la dimension événementielle du futur, à toutes ses surprises, à tous ses risques, même à toutes ses déceptions, et on trouvera cette force du *à* dans d'autres motifs de Derrida dont la « démocratie-à-venir », l'« hospitalité-à-venir » et la « justice-à-venir ». Mais même avant l'« à-venir », la préposition/pré-position est déjà à l'œuvre dans la *différance* selon Derrida. Comme on le sait, la *différance* concerne bien

le mouvement incessant à la fois de se différer de la différence même et de l'autre, et de déferer à la différence et à l'autre. Par la force de ce mouvement, qu'il s'agisse non seulement de l'à-la-place-de mais aussi de l'à-plus-tard, et par lequel Derrida ajoutera que la *différance* implique toujours l'indécidable ou l'indécidabilité, je dirais que la *différance* n'est jamais une position, qu'elle ne se positionne jamais. Dans le fil de la *différance* de Derrida, peut-on alors écrire : différànce ?

La préposition à tient aussi sa place chez Irigaray, ce qui est particulièrement évident dans son *J'aime à toi*. J'évoquerai plus tard de manière plus détaillée la préposition à dans l'œuvre d'Irigaray. Pour l'instant, notons ici qu'au lieu d'employer le plus commun ou le plus courant « je t'aime », elle a choisi d'en différer par une forme de parler plus archaïque en écrivant « j'aime à toi », par le truchement de laquelle elle a remis en question l'enjeu de la préposition entre *je* et *toi*. On verra ce qu'accomplit ce à quant à la relation entre hommes et femmes. Disons simplement, pour anticiper, que cette préposition serait signifiante pour l'éthique de la différence sexuelle, selon Irigaray.

Le grand penseur de la préposition, à mon avis, reste Nancy. Dans son travail sur la communauté il y a quelques décennies, l'importance qu'il a accordée à la préposition s'est manifestée lorsqu'il articula la communauté en termes d'« être-*en*-commun », et

qu'il précisa que l'essentiel c'est de penser l'*en* et non l'être ni le commun : tout s'appuie sur ce « en ». Ou bien, tout commence par ce « en » : par l'« en », l'un et l'autre se rencontrent, se reçoivent, s'embrassent, se rassemblent, se séparent, se rejettent, etc. Et pourtant, Nancy n'a pas vraiment poursuivi cette pensée de l'« en » plus loin ; il s'intéresse par contre de plus en plus à la préposition *à*. L'inclination vers cette dernière chez Nancy, si je peux le dire, est à peu près attendue dans la mesure où les sujets auxquels il s'attaque, dont le toucher et la *déclousion* (que l'on peut penser trop brièvement et simplement comme réouverture), se rattachent plus ou moins à cette préposition lorsqu'ils s'écrivent sous la forme de verbes : toucher *à*, (r)ouvrir *à*<sup>1</sup>. Mais ce qui m'intéresse le plus c'est le syntagme « l'être-à » que Nancy a proposé afin de penser plus justement l'être depuis *Le Poids d'une pensée*, en passant par *Le Sens du monde*, jusqu'à *L'Adoration*<sup>2</sup>. Et j'avouerai volontiers ici que ce présent ouvrage s'est

---

1. Outre les pensées qui mobilisent la préposition *à*, Ian Maclachlan m'a rappelé que la locution « à même » est presque aussi répandue chez Nancy.

2. Ou bien, plus récemment, dans *Signaux sensibles* (Paris, Bayard, 2017), Nancy a écrit également que « être c'est être à » (p. 101). Et pour remonter à l'idée de la pensée en tant que préposition, sinon en tant qu'*à*, je cite Nancy dans *Le Poids d'une pensée* (Paris, La Phocide, 2008), où, comme l'indique le titre du livre, il met en rapport la pensée et le poids : « La pensée pèse par où la raison, étant *à* soi, s'écarte *de* soi et s'en écarte de tout l'écart de ce *à* » (p. 12).

bien inspiré de ce syntagme. Autrement dit, ce livre s'écrit – en mode prépositionnel – à l'orée de Nancy.

Citons Nancy dans *Le Sens du monde* : « Il nous reste à penser l'être-à, ou le à de l'être, son trait ontologiquement mondain, et mondial<sup>1</sup> ». Et c'est ce « trait ontologiquement mondain, et mondial » du à que le premier chapitre de ce présent ouvrage va évoquer. Mais Nancy nous a rappelé aussi que les enjeux éthiques et politiques n'échappent pas non plus au « mondain » et au « mondial », non moins que la « démocratie-à-venir » de Derrida et la différence sexuelle au cœur du « j'aime à toi » d'Irigaray. Aussi mon ouvrage ira-t-il plus loin dans les deux chapitres suivants en élucidant les potentialités éthiques et politiques du à. En attendant, soulignons d'emblée l'urgence politique du à aujourd'hui. Sans aucun doute, notre monde contemporain est touché à une échelle sans précédent par le terrorisme mondial, les crimes haineux, les sentiments anti-migrants et les brutalités policières. De même l'ascension de politiques racistes et xénophobes s'illustre dans les phénomènes Trump et Brexit, ou bien dans la popularité en hausse très récente et non négligeable de Marine Le Pen, en France, de l'« Alternative für Deutschland », en Allemagne, et de l'« alt-right » et du « suprémacisme blanc », aux États-Unis. En d'autres termes, nous faisons preuve d'une

---

1. Jean-Luc Nancy, *Le Sens du monde*, Paris, Galilée, 1993, p. 18.

violence nouvelle contre les différences et autrui, sinon d'un oubli de notre *à* ontologique et de l'*à* éthique. Nous avons ainsi besoin d'une politique qui pourrait lutter contre cette nouvelle violence et/ou cet oubli, et, à mon avis, cette politique peut soulever ou même se constituer d'un nouvel idiome qui remettrait en cause le *à* dans tous ses sens ontologique, éthique et politique ; un idiome qui, je le voudrais bien, se développerait à partir du présent ouvrage.

Je laisse pourtant cet idiome à venir, n'oubliant pas ceux qui, par leurs travaux, contribueront à son émergence. Concluons alors cet avant-propos en réitérant que l'enjeu en général de la préposition *à*, si cela n'est pas déjà évident, est sa force d'ouverture. La préposition *à* fait ouvrir ce qui est fermé, et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'elle s'approche de la *déclousion* de Nancy, qui consiste précisément à déclore ce qui est clos. Autrement dit, la préposition *à* est à la fois l'espace et le temps d'ouverture. Elle s'ouvre toujours elle-même à toute altérité, à n'importe quoi, à n'importe qui, à n'importe quel lieu, à n'importe quel moment. Ou bien, simplement, elle s'ouvre à l'infini. C'est justement cette force d'ouverture que la préposition *à*, plus que d'autres, attire chez les penseurs français contemporains et qui nous intéresse ici. Nous verrons ainsi, dans les pages suivantes, comment repenser ou penser à nouveau l'ontologie, l'éthique et la politique avec ce *à*.



L'ontologie :  
*Être-l'à* (ou à force d'exister)

Peut-être faut-il que le sens ne se contente pas de faire sens (ou d'être *logos*), mais en outre résonne.

Jean-Luc NANCY<sup>1</sup>

Non seulement le sens, mais peut-être aussi l'existence, ne se contente pas de faire sens, surtout en tant qu'être, ou bien en tant que sujet, fût-ce dans une construction soit linguistique soit psychologique qui, paradoxalement, selon une fiction ou l'imaginaire, fixerait l'existence dans une forme prétendue être définitive. Avant de considérer si l'existence résonne, on suivra Heidegger en disant que l'existence est toujours *ek-sistenz*, toujours « hors de soi » selon la réitéra-

---

1. J.-L. Nancy, *À l'écoute*, Paris, Galilée, 2002, p. 19.